Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie. Biographies italiennes de Johann Rukeli Trollmann (Boris Battaglia, Dario Fo, Mauro Garofalo)

Brigitte Urbani

▶ **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie. Biographies italiennes de Johann Rukeli Trollmann (Boris Battaglia, Dario Fo, Mauro Garofalo). Italies, 2019, 23, pp.131-148. 10.4000/italies.7122 . hal-02550530

HAL Id: hal-02550530
https://amu.hal.science/hal-02550530

Submitted on 22 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Italies
Littérature - Civilisation - Société

23 | 2019
In corpore sano

Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie

Biographies italiennes de Johann Rukeli Trollmann (Boris Battaglia, Dario Fo, Mauro Garofalo)

Brigitte Urbani

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/italies/7122
DOI : 10.4000/italies.7122
ISSN : 2108-6540

Éditeur
Université Aix-Marseille (AMU)

Édition imprimée
Date de publication : 2 décembre 2019
Pagination : 131-148
ISBN : 979-10-320-0243-8
ISSN : 1275-7519

Référence électronique
Brigitte Urbani, « Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie », *Italies* [En ligne], 23 | 2019, mis en ligne le 05 mars 2020, consulté le 29 mars 2020. URL : http://journals.openedition.org/italies/7122 ; DOI : https://doi.org/10.4000/italies.7122

Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie

Biographies italiennes de Johann Rukeli Trollmann (Boris Battaglia, Dario Fo, Mauro Garofalo)

Brigitte Urbani
Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Résumé : Johann Trollmann, jeune Allemand tzigane, fut un prodigieux boxeur de l'entre-deux-guerres dont la carrière fut brisée par la montée au pouvoir du nazisme et qui mourut dans un camp de concentration. De novembre 2015 à janvier 2016 son histoire fut réécrite par au moins trois auteurs italiens, Boris Battista (*Pugni*), Dario Fo (*Razza di zingaro*) et Mauro Garofalo (*Alla fine di ogni cosa*), qui chacun proposèrent une interprétation toute personnelle de cette existence devenue mythique, offrant matière à réflexion au monde d'aujourd'hui, menacé par la xénophobie et le populisme.

Riassunto : Johann Trollmann, giovane zingaro tedesco, fu un geniale pugilista del primo dopoguerra la cui carriera sportiva fu spezzata dalla salita al potere del nazismo e che morì assassinato nel Lager di Wittenberg. Tra novembre 2015 e gennaio 2016 la sua storia fu narrata da almeno tre autori italiani, Boris Battista (*Pugni*), Dario Fo (*Razza di zingaro*) et Mauro Garofalo (*Alla fine di ogni cosa*) : ognuno di loro ne propose un'interpretazione tutta personale, forse mitica, invitando alla riflessione il mondo di oggi, minacciato dalla xenofobia e dal populismo.

Jusqu'à la parution en Italie, en l'espace de trois mois seulement, de trois biographies de Johann Rukeli Trollmann, qui, sinon des initiés, connaissait l'existence et la dramatique carrière de ce prodigieux boxeur tzigane[1] ? En novembre 2015 sort d'abord le volume de Boris Battaglia et Paolo Castaldi, *Pugni, storie di boxe*, qui, comme le suggère son titre, n'est pas entièrement consacré à Trollmann mais englobe d'autres boxeurs[2] ; puis en janvier 2016,

1 Alexis Philonenko, auteur d'une volumineuse *Histoire de la boxe* (Paris, Critérion, 1991, 504 p.) ne le mentionne pas.

2 2016 est également l'année des cent ans de la « Federazione pugilistica italiana », fondée à San Remo en mars 1916. Ce centenaire fut marqué par l'émission d'un timbre spécial rappelant

sortent conjointement deux romans, *Razza di zingaro* de Dario Fo et *Alla fine di ogni cosa* de Mauro Garofalo. Ce remarquable fait éditorial avait été précédé de la publication, en 2013, de *Buttati giù, zingaro*, traduction italienne de l'ouvrage du journaliste et sociologue allemand Roger Repplinger[3].

Un engouement étonnant pour un personnage jusque-là inconnu du grand public ! Les journaux qui signalèrent l'événement le rattachèrent à la situation de l'Allemagne face aux difficultés de gestion des flux migratoires en Europe. Sans doute convient-il de le relier aussi à l'inquiétante ascension de l'extrême droite et des populismes sur le vieux continent.

Une belle reconnaissance, en terre italienne, pour un boxeur dont la vie devenait une légende, et qui n'aurait certes jamais pu imaginer, la culture tzigane se transmettant par voie orale, que son histoire pourrait être un jour écrite, racontée, dessinée, portée au cinéma et au théâtre[4].

Il va de soi que chaque auteur a remodelé à sa guise la vie de ce jeune sportif, se l'appropriant, y insérant, faute de documents suffisants (et comme l'implique le genre romanesque), des détails petits et grands de son invention, de manière à offrir un mythe, une sorte de "storytelling" qui, mettant en scène un boxeur marginalisé luttant pour sa survie et défendant sa dignité, décoche des coups de poing aux racismes, aux discriminations, aux totalitarismes de tout poil.

Aux sources du mythe

La vie de Johann Rukeli Trollmann (né à Hanovre en 1907, mort au camp de Wittemberg en 1943) a été reconstituée par Hans Firzlaff (1921-2012) qui, dès les années 60, a commencé à enquêter sur la vie et la carrière de ce boxeur dont il est considéré comme le "redécouvreur". L'enquête ne fut pas aisée à conduire, les survivants de la famille Trollmann n'ayant pas toujours accepté

---

l'événement, par l'inauguration du Musée de la boxe à Assise, par des documentaires télévisés et par l'organisation en Italie de matchs de boxe internationaux (*Tuttosport*, 14/02/2016).

3 Boris Battaglia e Paolo Castaldi, *Pugni, Storie di boxe*, Padova, BeccoGiallo, 2015, 143 p. ; Dario Fo, *Razza di zingaro*, Milano, Chiarelettere, 2016, 165 p. ; Mauro Garofalo, *Alla fine di ogni cosa - romanzo di uno zingaro*, Milano, Frassinelli, 2016, 254 p. ; Roger Repplinger, *Buttati giù, zingaro - La storia di Johann Trollmann e Tull Harder*, traduzione dal tedesco di Paola Cagna Ninchi, Milano, Edizioni UPRE ROMA, 2013, 292 p. Pour alléger l'appareil des notes, les pages correspondant aux citations empruntées au corpus seront indiquées directement dans le texte, entre parenthèses.

4 En janvier 2019 Michele Vargiu a donné à Sassari un spectacle intitulé *Der Boxer - Ballata per Johann Trollmann, il pugile sinti che sfidò il nazismo*, un monologue accompagné à la guitare et à la trompette par le duo Elva Lutza.

de le rencontrer et de lui parler. Il en résulta un livre, publié dans les années 1990, dont la traduction française pourrait être *La vie du boxeur tzigane Rukeli Trollmann de la vieille ville de Hanovre*. Un court-métrage, intitulé *Rukeli*, fut tourné en 2007 en Allemagne par Sabine Neumann. En 2008 Roger Repplinger publie *Leg dich, Zigeuner*, dont à ce jour l'unique traduction est celle, en italien, de Paola Cagna Ninchi, *Buttati giù, zingaro. La storia di Johann Trollmann e Tull Harder*. L'auteur en effet y alterne les vies et carrières de deux sportifs allemands : le footballeur Otto Fritz Harder (1892-1956), Tull pour ses fans[5], grand et blond sportif au pur physique aryen, qui s'engagea dans les SS et devint directeur du camp de travail (de concentration) de Neuengamme vers lequel étaient dirigés les tziganes, et le champion de boxe Johann Trollmann dit Rukeli (1907-1943) qui passa par Neuengamme et fut assassiné par un kapo dans le camp annexe de Wittenberg où il avait été transféré.

En 2013 est fondée en Allemagne l'Association Rukeli Trollmann dont le but est d'entretenir la mémoire du boxeur gitan et de soutenir les jeunes talents, quelle que soit l'ethnie ou la minorité à laquelle ils appartiennent. Le site de l'association comporte une biographie et des photos : fait notable, il est consultable non seulement en allemand en anglais et en espagnol mais aussi… en italien[6] ! La même année sortait, toujours en Allemagne, un documentaire de 90 mn de Erike Besuden, *Gibsy – Rukeli Trollmanns Kampf ums Leben* (*Le combat de Rukeli Trollmann pour la vie*)[7].

Les sources que nous avons pu consulter, faute de pouvoir lire l'allemand, se limitant aux informations figurant sur le site et au livre de Roger Repplinger, fort bien documenté[8], c'est à partir de ces deux documents que nous brosserons un schéma de l'existence de Johann Trollmann.

Né dans un quartier modeste du centre historique de Hanovre, Johann Trollmann est le sixième d'une famille tzigane de neuf enfants. Il a huit ans quand, pour la première fois, accompagnant un ami à l'entraînement, il voit des boxeurs et s'enthousiasme pour ce sport, peu pratiqué alors sinon en cachette car considéré comme venant de l'étranger (tout comme le football dont les

5 Du nom d'un très célèbre joueur de foot, Walter Daniel Tull, premier footballeur noir de l'équipe anglaise venue disputer un match sur le continent en 1910. Il est curieux de constater qu'Otto Harder conserva son surnom même quand l'Allemagne passa sous le régime nazi.

6 www.rukeli-trollmann.de

7 Le film peut être téléchargé sur internet, mais hélas en allemand.

8 L'ouvrage est issu de recherches en bibliothèque, dans les archives de la ville de Hanovre et du mémorial de Neuengamme, ainsi que d'entretiens avec des témoins encore vivants, anciens boxeurs ou ex-prisonniers. Il n'a pas été facile pour l'auteur de dialoguer avec les tziganes, c'est pourquoi l'aide de Manuel Trollmann, petit-neveu de Johann, a été précieuse.

règles ont été établies par l'ennemi anglais). L'interdiction tombe en 1919, date à compter de laquelle, avec la fondation du premier club officiel, commence un véritable boom de la boxe, désormais discipline populaire par excellence et cible des médias (radio, journaux, ciné-journaux), dont les champions deviennent des stars. Johann, surnommé Rukeli (arbre) par sa mère et bientôt par ses fans en raison de sa solidité et de sa résistance, est vite remarqué par les entraîneurs pour son exceptionnelle agilité sur le ring où, loin de se limiter à encaisser les coups et à en donner, il pratique une « boxe intelligente », se déplaçant constamment pour déstabiliser et fatiguer son adversaire avant de le frapper lui-même et de l'envoyer au tapis. Son style de combat est nouveau, élégant, spectaculaire, les spectateurs – et les spectatrices – l'adorent avec sa peau ambrée, ses épais cheveux noirs bouclés et son physique d'Apollon grec.

En 1928 il est champion d'Allemagne nord-occidentale des poids moyens, mais, la même année, sous prétexte d'une défaite lors d'un match, les juges l'écartent des Jeux Olympiques d'Amsterdam – chaque sportif étant le délégué de son pays, l'Allemagne ne peut être représentée par un tzigane ! En 1929 il devient boxeur professionnel et, dès 1931, a pour manager Ernst Zirzow, qui a décelé en lui une recrue pleine de promesses. Malgré ses recommandations Johann continue à boxer « en dansant » selon son style propre, attirant un public de plus en plus conquis. En 1932 le manager du champion allemand Max Schmeling lui propose de le suivre aux USA, car avec la montée du nazisme la situation devient critique, mais il refuse et continue à enchaîner les victoires. Toutefois le journal *Box-Sport*, lié au régime, ne cesse de critiquer son style, le rattachant à ses origines ethniques, et affirme ne pas comprendre sa popularité. Les journalistes le surnomment « Gipsy », que lui-même transforme en « Gibsy » et fait broder sur son short de combat. Mais à compter de 1933 les controverses revêtent une dimension politique.

Évoquant les difficiles débuts du jeune Otto Harder, Roger Rettinger a rappelé que le sport, en Allemagne, et ce dès le tout premier après-guerre, n'est pas considéré comme une activité ludique mais comme une préparation à la guerre. L'éducation physique permet aux jeunes gens de devenir de bons soldats : la gymnastique, une discipline nationale permettant de faire des exercices militaires sans uniforme, occupe la toute première place. Bientôt le football arrive à conquérir un rang parmi les sports considérés comme susceptibles de préparer les jeunes à la guerre. Et enfin la boxe.

Certains pensent que la boxe consiste à déterminer celui qui a la tête la plus dure et désirent voir les adversaires se donner des coups jusqu'à ce que l'un d'eux reste K.-O. Mais beaucoup – essentiellement le public – ont plaisir à voir Johann Trollmann combattre sans manifester de haine pour son adversaire,

utilisant la provocation et la ruse. Or ce n'est pas ce que revendique Hitler qui a soin, dans les pages de *Mein Kampf*, de mentionner le sport, et en particulier la boxe, dans l'éducation des jeunes générations :

> Dans un État raciste, l'école consacrera infiniment plus de temps aux exercices physiques. Il ne convient pas de surcharger les jeunes cerveaux d'un bagage inutile. […] Il ne devrait pas se passer de jour où le jeune homme ne se livre, au moins une heure matin et soir, à des exercices physiques, dans tous les genres de sport et de gymnastique. Il ne faut pas notamment négliger un sport, la boxe, qui, aux yeux des très nombreux soi-disant "racistes", est brutal et vulgaire. On ne saurait croire combien d'opinions fausses sont répandues à cet égard dans les milieux "cultivés". […] Il n'y a pas de sport qui, autant que celui-là, développe l'esprit combatif, exige des décisions rapides comme l'éclair et donne au corps la souplesse et la trempe de l'acier […] Mais, avant tout, le garçon jeune et sain de corps doit apprendre à supporter les coups. […]
> Le sport n'est pas destiné seulement à rendre l'individu fort, adroit et hardi, mais il doit aussi l'endurcir et lui apprendre à supporter épreuves et revers[9].

Pour les tenants de l'Allemagne nazie la boxe est un entraînement contre les ennemis de la politique intérieure et internationale. La « boxe allemande » implique des valeurs physiques et psychiques. Hans Schingnitz, dans un livre intitulé *La boxe, fondement de l'esprit de lutte* publié en 1935, est ferme sur ce point :

> Si une discipline sportive doit servir à l'entraînement militaire, à l'éducation paramilitaire, elle ne peut en aucune façon être "ludique", "agréable", ou seulement "divertissante". Elle doit au contraire être dure, extrêmement fatigante, en bref elle doit être au service des capacités défensives du groupe, de la communauté, du peuple[10].

Ainsi la boxe, promue dans toutes les écoles, devient-elle une matière obligatoire pour les membres des jeunesses hitlériennes. Avec la gymnastique, l'athlétisme et la natation, elle fait partie des quatre disciplines de base que les élèves doivent pratiquer.

L'ex-boxeur professionnel Ludwig Haymann, devenu journaliste et idéologue de la « boxe allemande », élimine les Juifs des matchs de boxe, car sur le ring ne doivent monter que des athlètes de « sang allemand ». Quant au journal *Box-Sport*, il préconise la « boxe allemande » telle que la souhaite

9 Adolf Hitler, *Mein Kampf* (*Mon combat*), trad. J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934, tome deuxième, p. 69-71 ; consulté en ligne (La Bibliothèque électronique du Québec, Collection « Polémique et propagande »).

10 Cité par Roger Repplinger, *op. cit.*, p. 109.

Haymann : un style différent des boxes anglaise (trop raffinée) et américaine. La boxe allemande doit être une confrontation statique et consiste à frapper l'autre sans subterfuges, sans esquives, jusqu'à ce que l'un des deux adversaires s'écroule.

En mars 1933 les trois meilleurs boxeurs allemands, Erich Seelig, Hans Seifried et Johann Trollmann devaient s'affronter pour le titre de champion des poids moyens. Seelig, pourtant déjà champion des poids mi-lourds, fut interdit de combat parce que Juif (menacé, il partit à Paris avec sa famille, puis émigra aux États-Unis où il poursuivit sa carrière). Johann boxa à sa place mais les juges déclarèrent le match nul, malgré les sifflets du public. Le départ de Seelig ayant laissé vacant le titre de champion des poids mi-lourds, Johan concourut pour ce titre contre Hartkopp, puis contre Witt. Ce match pour lui était de la plus haute importance, car le titre de champion pouvait lui permettre une carrière internationale. Mais le président de la Fédération de boxe, Radamn, ne veut voir que de la « boxe allemande ». Bien que la supériorité de Johann soit évidente, les juges prononcent un match nul. Le public proteste à tel point que Johann est proclamé vainqueur. Mais huit jours plus tard un courrier l'informe que le titre lui est retiré, sous prétexte de prestations insuffisantes de la part des deux adversaires. Pour lui, qui visait les championnats d'Europe, c'est l'écroulement[11]. C'est aussi la fin de sa carrière et le face à face avec un absurde dilemme. Car désormais s'il continue à pratiquer son style, il perdra sa licence ; et s'il boxe à l'allemande, il perdra les matchs.

Perdu pour perdu, il veut finir sans perdre sa dignité. Pour son dernier combat, contre Gustav Eder, il se présente déguisé en aryen, cheveux teints en blond, corps blanchi au talc, et il boxe à l'allemande, demeurant au centre du ring sans faire un pas en arrière. Malgré sa très forte résistance, le K.-O. final est inévitable.

Après les Juifs c'est au tour des Tziganes d'être déclarés indésirables, ils sont fichés et porteurs de documents spéciaux. Entre temps Johann a épousé une jeune Allemande, Olga, dont il avait eu une fille, Rita. Les persécutions se faisant de plus en plus âpres, les tziganes doivent choisir entre la stérilisation et le Lager. Quelques membres de la famille Trollmann s'y soumettent, mais Johann refuse. Toutefois, les mariages mixtes étant interdits, il doit divorcer pour sauver son épouse et sa fille. Afin d'échapper aux persécutions il vit quelque temps dans la clandestinité. Néanmoins, quand éclate la Seconde

11 Soixante ans plus tard, en décembre 2003, la Fédération allemande des boxeurs professionnels informera la famille Trollmann que le titre de champion d'Allemagne des poids mi-lourds était officiellement rendu à Johann.

guerre mondiale, il est enrôlé comme soldat et envoyé combattre en Silésie, en Pologne, en Belgique, en France, en Union soviétique… Mais à partir de 1942 les Tziganes sont exclus de l'armée, leurs enfants ne sont plus acceptés dans les écoles publiques, les familles sont envoyées en masse dans des camps. Johann est arrêté, violemment frappé et expédié au camp de Neuengamme où les déportés travaillent à extraire de la glaise et à fabriquer des briques en vue de la construction de nouvelles villes allemandes, un travail très dur. Là il est reconnu par Karl Luthkemeyer, un SS qui fut son entraîneur quand il était adolescent. Outre le labeur harassant de la journée il doit aller le soir entraîner les SS à la boxe ; en compensation il est un peu mieux nourri et assigné à un travail un peu moins pénible. Mais, maigre et affaibli, il n'arrive plus à faire face aux coups. Un soir il est déclaré mort par ses camarades ; en réalité un comité clandestin de prisonniers l'a échangé contre un véritable mort et a pu le faire transférer dans l'une des annexes de Neuengamme, à Wittenberg. Mais l'un des kapos, Emil Cornelius, apprenant qu'il a sous ses ordres un ex-champion de boxe, le défie au combat. Johann n'a guère de mal à mettre son adversaire K.-O. Mais peu après ce dernier se venge en le frappant à mort à coups de gourdin et déclare le décès comme accidentel. Le responsable de l'équipe a été témoin du meurtre, Cornelius sera arrêté dès la fin de la guerre, en juin 1945.

C'est de cette histoire tragique que s'emparent, bien des années après et simultanément, Boris Battaglia, Dario Fo et Mauro Garofalo, offrant, à partir d'un même substrat, trois bio-fictions, chacune dans le but de rendre compte du réel mais selon des choix stratégiques et esthétiques différents, chacune accordant une certaine liberté à l'imagination de l'auteur et laissant apparaître en filigrane le *scriptor in fabula* qui la gouverne.

Boris Battaglia et Paolo Castaldi. Quinze histoires de coups de poing

Pugni – Storie di boxe est ainsi résumé en troisième de couverture : « 15 incontri di boxe che hanno cambiato la storia ».

Quinze courts chapitres de trois pages chacun, suivis ou précédés de deux pages de dessins, axés, comme l'indiquent le titre global et la formule qui l'explicite, sur un match précis, considéré comme particulièrement significatif dans la carrière des boxeurs en lice. Un livre à mi-chemin entre narration et essai pour le sens profond, social, politique, historique, éthique, existentiel qui se dégage de chacun des exemples. « Il pugilato stesso diventa metafora. Il pugilato è la vita. La vita che è fatta sempre di pugni » écrit l'auteur de la

préface, Tito Faraci. Toutefois il ajoute : « in questo libro ogni fatto è reale, ma non tutto è realistico ».

En effet, pour le sens que revêtent à la fois le combat et le verdict final, les quinze rencontres évoquées sont des défis qui vont au-delà de simples compétitions sportives. Au gré des chapitres le lecteur passe ainsi du XIX^e^ siècle à nos jours, des États-Unis à l'Australie, l'Argentine, l'Italie, l'Allemagne, l'Union Soviétique…, assistant à des matchs épiques entre boxeurs noirs et boxeurs blancs, totalitarisme et démocratie, autochtones et émigrés, ouvrant les yeux sur les discriminations dont beaucoup furent victimes, sur les revanches que certaines victoires représentèrent, sur des injustices politiquement commises par des arbitres.

> Di tutti gli sport che rappresentano le dinamiche sociali la boxe è di gran lunga quello che lo fa meglio. […] La boxe è la quintessenza della lotta umana contro gli altri, contro le ingiustizie, persino contro se stessi. (p. 119-120)

Le ring qui, comme le font remarquer les auteurs, n'est pas rond comme son nom l'indique mais carré, est néanmoins comme un cercle où le boxeur accomplit « l'estremo tentativo di recuperare la propria vita che in fondo è la principale metafora degli incontri di boxe » (p. 114). Et c'est bien là le sens revêtu par l'épisode de la carrière de Johann Trollmann choisi par les auteurs. Le bref récit (p. 43-45) commence par la toute fin de la rencontre la plus célèbre, celle avec Gustav Eder, quand Rukeli s'écroule sur le tapis dans un nuage de farine, et s'achève quand Johann s'effondre dans la boue du camp de Wittenberg. Dans l'intervalle sont synthétisés le style et la carrière du jeune Tzigane (« Sul ring sembra danzare, agile e scattante, si muove in continuazione, spiazza l'avversario e poi lo colpisce »), les discriminations et les injustices dont il fut victime. Bien qu'en fin de volume les auteurs déclarent avoir puisé les renseignements dans l'ouvrage de Roger Rettinger, ils se sont autorisés, dans la ligne du fil rouge qui sillonne *Pugni*, nombre de modifications visant à renforcer la dénonciation du racisme nazi et l'extrême rébellion du jeune Gitan. Par exemple, d'entrée, l'utilisation de la farine, plus grossièrement triviale que le talc, et sans doute susceptible d'évoquer chez les lecteurs italiens des expressions familières appropriées (« farina del mio sacco ») ou des proverbes suggestifs (« la farina del diavolo… ») ; alors que le talc, associé au corps des tout petits, serait aux antipodes de l'aguerrissement physique prôné par le nazisme. Ou le flash-back sur le titre de champion refusé à Johann, sous prétexte que, outre le fait d'être Tzigane, il a pleuré de joie sur le ring, ému par le soutien du public : « Piangere se sei uomo, nella Germania nazista, non è permesso » ; alors que c'est de désespoir devant un avenir irrémédiablement brisé que, selon Rettinger (et selon la

logique), Johann fond en larmes. Ligne forcée aussi quand il est dit que Johann dut se soumettre à la stérilisation. Puis qu'au camp de Neuengamme le SS Tull Harder, « particolarmente feroce », l'oblige, « per vendicare la beffa del giugno di quasi dieci anni prima », à boxer le soir avec les SS. Alors que Tull Harder était bien présent à Neuengamme, mais il n'était pas plus féroce (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que les autres SS, et ce n'est pas lui qui contraignit Johann à boxer le soir – et certainement pas pour se venger de la plaisanterie montée par le malheureux champion en 1933. Enfin l'histoire se termine comme un roman d'espionnage : ce n'est pas Cornélius lui-même qui massacre Johann, en kapo généralissime il ordonne aux tueurs allemands de le frapper à mort puis l'achève lui-même d'un coup de révolver.

En somme beaucoup de modifications en moins de trois pages, pour lesquelles il n'y a pas lieu de déterminer qui a tort et qui a raison, ni d'avancer que Battista a lu Rettinger en diagonale. Il s'est tout simplement approprié la légende – la boxe, comme tous les sports, est pleine de légendes, écrit-il à propos d'un autre célèbre duel – pour mettre en évidence le courage et la révolte de celui qui n'a d'autre alternative que celle de faire un pied de nez au nazisme en transformant le match en farce clownesque. Effectivement « Quando Trollmann sale sul quadrato un incontenibile moto d'ilarità incrina la solennità della regia nazista ». Il ne peut que perdre, mais « il suo scherno ha guastato in modo irreparabile la vittoria del campione nazista ». Cet épisode tragiquement grotesque est présenté paradoxalement comme une victoire, comme « lo sberleffo di un uomo libero al più razzista e aberrante dei regimi : quello nazista », l'auteur lisant, dans le visage « impastato di sangue e farina » du boxeur assommé, « una soddisfatta espressione di scherno ». C'est d'ailleurs sur ce même mot que s'achève le chapitre : après que Johann a envoyé à terre le kapo allemand (« di nuovo la superiorità ariana finisce nel fango per mano di uno zingaro »), ce dernier se venge, mais sur le visage du défunt, « coperto di fango e sangue secchi », se dessine la même « espressione di scherno ».

En fin de volume les auteurs signalent qu'ils ont appris que Dario Fo allait publier une histoire de Johann Trollmann et se disent impatients de le lire. Une coïncidence qui est peut-être à rapprocher de l'intérêt démontré par les intellectuels pour la cause tzigane, à une époque – la nôtre – où il est facile de les accuser de tous les maux, d'en faire des boucs émissaires, au même titre que les Juifs à l'époque nazie. Témoin la parution aux éditions e/o, à l'automne 2014, de *La zingarata della verginella di via Ormea*, du merveilleux Amara Lakhous.

Dario Fo. Johann Trollmann, un boxeur théâtral sur la scène du ring

Razza di zingaro appartient à la dernière période de la carrière de Dario Fo, quand, ne pouvant plus déployer sur scène l'extraordinaire énergie qui le caractérisait, il passe à l'écriture de biographies romancées d'artistes ou de personnages célèbres, dont il se plaît à donner une version personnelle, toujours marquée du goût de la contre-information, de la polémique, du plaisir de « mettre le roi à nu ». En soixante-cinq ans de carrière, bien qu'il ait pratiqué le sport dans sa jeunesse – notamment le ski, la natation et l'escrime, comme il se plaît à le rappeler dans une interview – il n'avait encore jamais mis le sport en scène, même de façon annexe. Interrogé à l'occasion de la sortie du livre, il déclare : « Il teatro potrebbe essere paragonato alla boxe : stare in scena è una sfida contro se stessi[12] ».

Parmi ceux qui l'ont aidé, Dario Fo mentionne Paola Cagna Ninchi, la traductrice de l'ouvrage de Repplinger. Il a également interviewé de jeunes boxeurs pour en comprendre les techniques, et a rencontré des Tziganes, soulignant combien il était important, pour que leur histoire ne se perde pas, qu'elle soit un jour écrite et non plus limitée au seul canal de la transmission orale.

Contrairement aux précédentes biographies telles celles de Giotto, Mantegna ou Boccace où, sous une forme relevant du théâtre de narration, il racontait à sa manière la carrière et les œuvres des personnages, ou encore celle de Lucrèce Borgia dont la forme est celle du roman mais où il ne sort pas des limites historiques, avec Johann Trollmann Dario Fo, sur la base d'une trame incontestable, élabore une histoire en forme de longue parabole qu'il tresse de faits et de personnages de son invention, mais toujours, selon son habitude, dans le but d'informer, d'instruire, de divertir le lecteur et de le faire réagir. Un lecteur de tout âge, car la manière de narrer, très oralisée, est celle des conteurs, si bien que fond et forme, parfaitement accessibles à tout type de lectorat, captiveront petits et grands tout en leur apportant de précieuses informations sur le passé et le présent, le contexte historique y étant très clairement brossé.

De même que Rettinger avait expressément revendiqué l'emploi du terme « Zigeuner » et s'en était expliqué, Dario Fo exhibe dès le titre le mot « zingaro » malgré les connotations négatives que le vocable peut avoir (comme le fit autrefois Ignazio Silone dans *Fontamara*, qualifiant ses personnages de « cafoni »). Il a soin toutefois de préciser que Johann appartient à l'ethnie des

12 *Corriere dello sport*, 2/2/16.

« sinti », les Tziganes venus de l'Inde ou du Pakistan, et exploite cette spécificité pour enrichir l'intrigue.

Comme le livre de Rettinger, le roman englobe quasiment toute la vie de Johann puisque l'enfant a huit ans quand s'ouvre le récit ; mais Dario Fo accorde une place bien plus importante à l'enfance et à l'adolescence du protagoniste, si bien que les jeunes lecteurs peuvent s'identifier d'emblée au garçonnet émerveillé par la boxe et désireux de la pratiquer comme son petit camarade. Soulignant d'emblée l'origine « sinta » de la famille, l'auteur les plonge dans le milieu fabuleux des Tziganes et dans leurs coutumes qui, racontées par l'enfant, apparaissent comme merveilleuses. La famille habite dans un modeste quartier de Hanovre, mais a des oncles et des cousins à la campagne, qu'il faut aller aider quand la Première guerre mondiale prive la ferme des bras masculins qui d'ordinaire s'occupent du dressage et de l'élevage des chevaux sauvages, une spécificité de l'ethnie des « sinti ». L'enfant s'absentera deux ou trois jours quand, à l'occasion du décès d'un grand oncle, toute la famille – près de cent personnes – se retrouve pour les obsèques et que, coutume oblige, chacun devra raconter une anecdote sur le défunt (« Se si riesce a far ridere tutti gli invitati il morto è contento », p. 15). C'est pour lui l'occasion de faire connaissance avec des cousins qui possèdent un cirque et qui sont trapézistes, dompteurs de lions ! Devenu adulte Johann aidera une amie menacée par le nazisme en l'insérant dans une manade en partance pour la Camargue. Quand il présentera Olga à sa mère, une grande fête accueillera la fiancée, suivie d'une spectaculaire cérémonie de mariage, et il en sera de même lorsque naîtra la petite Rita. Et pour que l'exotisme festif soit complet, Dario Fo attribue à Olga des origines cosaques, afin que la danse lui soit familière comme elle l'est à Johann sur le ring. En somme, autant de détails imaginaires qui plongent le lecteur dans le quotidien des Tziganes, leurs rites, leurs danses, leurs traditions, et, le temps de la lecture – le temps de la fable tant le récit apparaît fabuleux – effacent les éternels préjugés à l'encontre des Roms, chez qui le sens de la famille apparaît plus fort que tout, comme le démontrera Johann de façon héroïque en refusant de fuir faire carrière aux États-Unis pour ne pas abandonner les siens dans un moment tragique de l'histoire européenne.

Le *scriptor in fabula* est perceptible tout au long du roman grâce à l'aspect théâtral conféré à la boxe et à la silhouette de jongleur du protagoniste. Déjà dans l'ouvrage de Rettinger apparaissaient nombre de formules appartenant au lexique du spectacle : style « spectaculaire », boxe élégante rappelant la danse, pratique récurrente de feintes… un jeu du chat et de la souris, en somme, que le public a plaisir à voir. Les journaux officiels, notamment *Box-Sport*, qui n'apprécient pas du tout cette comédie, utilisent eux aussi le vocabulaire du

spectacle, mais pour dénigrer âprement le vainqueur, parlant d'« imprévisibilité tziganesque », de « clown du ring », et, lorsque le héros est vaincu, de « typique représentation à la Trollmann » où le gong final est comme la chute du rideau.

Monter sur un ring étant comme monter sur scène, Dario Fo s'en saisit pour façonner en Johann une sorte d'alter ego : un jeune sportif rusé à la gestuelle d'acteur comique qui joue avec ses adversaires comme avec des partenaires de scène, tantôt Arlequin tantôt Brighella, habile aux feintes, s'écartant ou se baissant pour éviter les coups, déséquilibrer l'adversaire et surprendre ensuite le gros balourd musclé. Une boxe intelligente contre des agressions de brute.

L'assimilation boxe-théâtre apparaît d'entrée, quand le garçonnet reçoit ses premières leçons : d'abord un échauffement, puis des cours de gestuelle impartis par un moniteur qui enseigne l'art de bouger les membres, de respirer : « Muoversi con le gambe ! Le gambe fanno la differenza fra un buon pugile e una schiappa ! […] leggeri, come in un gioco » (p. 4). À quatorze ans, Johann participe aux sélections en vue des championnats régionaux et remporte un immense succès auprès du public, car non seulement il est beau (« mostra un viso da Apollo di Lisippo, con spalle ampie, un petto di una plasticità statuaria, le gambe lunghe e agili », p. 48) mais il fait le clown sur scène :

> Gli incontri di selezione, specie quando combatte Johann, si devono interrompere una quantità incredibile di volte. A un certo punto lo zingaro tira fuori tutta l'ironia che gli viene dalle proprie origini, e comincia con il fingere di zoppicare, quindi si abbassa, con le gambe piegate, camminando quasi carponi e mimando una boxe da ubriaco. L'arbitro si indigna e sospende il match […] : « Per stavolta lasciamo correre ma ti avverto che, se al prossimo incontro ripeterai tutta 'sta pantomima da osteria, io ti squalifico per tutto il campionato ! Va bene ? » (p. 48-49)

Devenu adulte, il monte sur le ring non pas en sautant à pieds joints (comme l'indiquait Rettinger), mais avec « una capovolta da acrobata » qui lui vaut des applaudissements. Si bien que Radamn, le président de la Fédération de boxe, le considère comme « un animale da circo, non un pugile tedesco ».

Fo s'amuse à décrire les combats comme de véritables scènes de *commedia dell'arte*. Témoin ce moment de la rencontre – capitale puisqu'il s'agit du championnat d'Allemagne des poids mi-lourds – avec Adolf Witt :

> Witt tenta di colpire Johann con dei pesanti diretti, ma lo zingaro è troppo rapido. Le sue gambe veloci lo portano lontano dalla zona di pericolo. Witt con falcate decise e qualche scatto cerca il suo avversario, ma Johann non gli offre alcuna occasione, si piega di colpo, schiva, sfugge. Witt colpisce nel vuoto, è frustrato. Johann rende evidenti i suoi limiti. Witt non ha i mezzi pugilistici

> per raggiungere Johann che blocca sempre le sue azioni rifugiandosi in clinch. Anche lì è in vantaggio, oppure colpisce dalla distanza, col sinistro. (p. 109)

Hélas, le titre ne sera pas attribué, les athlètes, selon les juges, n'ayant pas combattu avec suffisamment d'esprit de compétition (« Ma voi avete visto che tipo di boxe pratica questo zingaro ? Può uno così diventare campione tedesco ? »). Johann « non si muove da boxeur, poiché danza », alors que le président de la Fédération « preferisce il combattente bloccato nel centro del ring che si fa bastonare senza muoversi e aspetta l'occasione per menare il colpo definitivo » (p. 111).

Enfin la célèbre scène du grimage, belle scène de revanche, comique parce que grotesque au début :

> Entra Johann e tutti si girano sorpresi : ha i capelli tinti di biondo e togliendosi la vestaglia scopre il corpo cosparso di borotalco. È irriconoscibile nella sua caricatura di ariano.
> I giudici rimangono senza parole. Si guardano in silenzio, poi uno dice : « Ma cos'è questa buffonata, Trollmann ? Qui non siamo al circo ». […]
> All'ingresso dei due pugili nella sala il pubblico rimane per un momento in silenzio poi, resosi conto del camuffamento di Johann, esplode in una risata e molti applaudono. (p. 118)

tourne à la tragédie grecque car, au détriment de la beauté du jeu, depuis toujours cultivée par Johann, prime pour les nazis l'écrasement de l'adversaire :

> Alla fine della ripresa Johann sanguina da diverse ferite al volto. Il suo trucco bianco sulla faccia ormai si è sciolto e ora è misto al sangue. È diventato una maschera tragica. A ogni colpo sul petto il borotalco vola via danzando nell'aria. (p. 119)

Mais au-delà des scènes de comédie où Johann a le premier rôle, c'est tout le roman qui est le scénario d'une longue pièce de théâtre où Dario Fo tantôt se fait conteur s'exprimant à la troisième personne – et le lecteur n'a aucun mal à imaginer la gestuelle du fabulateur – tantôt construit des dialogues qu'il met en scène.

La différence, développée à la fois dans un sens et dans son contraire, est un autre thème récurrent du livre. Johann explique à son amie Margarete, une jeune psychologue[13], que les Tziganes, malgré des demandes répétées, n'ont

13 Margarete est un personnage imaginé par Fo. Sa présence permet à la fois de souligner la théâtrale diversité de Johann et d'enrichir le contexte historique, car les recherches qu'elle effectue, et pour lesquelles elle se passionne – guérir les problèmes mentaux de certains patients – sont jugées nocives par les savants du régime, qui prônent l'élimination des "dégénérés".

jamais pu obtenir la nationalité allemande, bien qu'ils paient des impôts, ne gênent personne et aient combattu comme soldats du Reich durant la dernière guerre (p. 64-65). L'ami boxeur Erich Seelig, juif, contraint de fuir avec sa famille, veut le rassurer : contrairement aux Juifs, les Tziganes ne gênent pas les Allemands (pas de banquiers, d'intellectuels, d'économistes, d'usuriers). « Eh no, ti sbagli », rétorque Johann. « Noi siamo dei diversi, come voi. E questo basta per essere discriminati » (p. 107).

Oui, ils sont différents, mais Dario Fo présente cette différence comme une supériorité. Le premier moniteur n'a pas voulu traiter l'enfant différemment des autres malgré son excellence (« Se gli crei il complesso del diverso, siamo fottuti », p. 14). Le deuxième par contre, ex-capitaine de l'armée, est contraire au principe d'égalité : « In uno sport la competizione è il primo dei valori » (p. 73) ; d'où le soin qu'il prend de cet élève exceptionnel. Mais le résultat, inattendu, est que le jeune prodige risque de déshonorer l'Allemagne aux yeux du monde sportif ; d'où la nécessité impérieuse de ne pas le qualifier pour les jeux Olympiques d'Amsterdam (1928)[14] :

> Un sinti può rappresentare il grande Reich tedesco alle Olimpiadi, i giochi che tutto il mondo guarda ? E se putacaso – nella boxe succede – questo nostro rappresentante giungesse addirittura a guadagnarsi il massimo riconoscimento della competizione, cosa scriverebbero i grandi quotidiani delle altre nazioni ? « La Germania è senza campioni e deve ricorrere agli zingari ? » Meditate su questo particolare. (p. 82)

L'empathie de Dario Fo avec son personnage est si forte qu'il lui communique son même intérêt pour l'école (il aime étudier), l'histoire (une de ses disciplines préférées) et imagine même que sont affichés dans sa chambre les portraits de Spartacus et de Rosa Luxembourg ! Il lui communique surtout son même désir d'être présent, de revendiquer sa légitimité et celle de toutes les minorités, son souci d'égalité, de non-violence, au moyen de l'ironie et de la gestuelle déployées sur le théâtre du ring, seul lieu où il puisse se manifester et parler au

14 On ne résiste pas à faire un rapprochement avec l'histoire vraie de l'excellente patineuse américaine Tonya Harding, jamais déclarée championne bien qu'étant la meilleure, car son genre – ses manières, les costumes insuffisamment élégants qu'elle coud elle-même – ne correspondent pas à l'image de la jeune Américaine que le jury entend offrir au public international. C'est du moins ce qui ressort du film, certes quelque peu caricatural mais néanmoins poignant, de Craig Gillespie, *Moi, Tonya* (2017), qui retrace la carrière de cette artiste du patin à glace, qui se vengea en faisant agresser sa concurrente, Nancy Kerrigan.

monde : celui de l'Allemagne nazie pour le jeune boxeur, celui d'aujourd'hui pour l'auteur qui lui prête sa voix, sa plume, ses pinceaux[15].

> Fra teatro e boxe ci sono tantissime similitudini, c'è il palco, che è un po' come il ring, c'è l'allenamento, il training di precisione, la dedizione, un pubblico e lo stare in scena, che metaforicamente parlando potrebbe essere paragonato a boxare con se stesso, contro la propria ombra[16].

Mauro Garofalo. Johann Trollmann, héros vaincu d'un biopic

Le roman de Dario Fo était écrit sur le palimpseste d'un scénario de théâtre, celui de Mauro Garofalo s'apparente à celui d'un scénario de film. Le *scriptor in fabula* enseigne l'écriture cinématographique au « Centro Sperimentale di Cinematografia » de Milan et pratique la boxe en tant qu'amateur.

Le livre, passionnant à lire – on ne s'y ennuie pas un instant – est construit comme un film projeté en audiodescription. Il s'ouvre sur l'intérieur d'une salle de boxe où de jeunes athlètes s'entraînent énergiquement au sac de frappe. Nous sommes en juillet 1929, Ernst Zirzow est venu faire connaissance avec un jeune espoir dont on lui a parlé. Quelques flash-backs au fil des pages permettront au lecteur de connaître divers fragments des années précédentes. Il s'achève avec la mort par balles de Johann, exécuté par deux SS aux ordres de Cornélius.

L'auteur se focalise sur la carrière de Johann, dont les étapes sont décrites avec soin, mais ne s'étend pas sur les dernières années, afin de mettre en avant le combat du jeune Tzigane pour son droit à la vie : à compter de l'élargissement des lois raciales à tous les indésirables (non seulement les Juifs mais les communistes, les homosexuels, les Roms, les handicapés…) la partie est perdue. Son mariage annulé, Johann se réfugie dans la forêt et, après avoir longtemps pleuré : « Aprì la sacca. Tirò fuori i guantoni. E li gettò tra i rovi e la fine di ogni amore » (p. 229).

Au-delà de l'intrigue principale – l'histoire individuelle du boxeur tzigane – l'auteur brosse une vaste fresque de l'Allemagne de l'époque, croisant étapes de la carrière sportive et contexte historique. Les succès et les défaites du protagoniste sont scandés par la progressive montée d'Hitler, les SA devenus SS, l'incendie du Reichstag, les persécutions raciales, puis la guerre et les camps,

15 Comme toute la production des quinze dernières années de Dario Fo, le texte est illustré d'images dessinées et peintes par l'auteur lui-même.

16 *Corriere dello Sport*, 02/02/16.

autant d'événements créant au fil des chapitres une tension croissante. Est effectuée surtout une communion entre Juifs et Gitans par l'introduction de personnages imaginés mais représentatifs du climat de ces années noires.

Le destin de Johann se tresse en effet à celui d'amis juifs qui, le précédant dans la spirale du nazisme, lui livrent une avant-première de ce que lui-même subira. Outre Erik Seelig, figure historique de la boxe, Garofalo crée autour de Johann les personnages du tailleur Amos et de l'épicier Moché qui, loin de manifester l'avidité dont caricaturalement la propagande nazie taxe les Juifs, lui manifestent une générosité toute paternelle : les actes de violence dont l'un et l'autre sont victimes anticipent ceux qui frapperont bientôt les Gitans. Il façonne aussi la sympathique figure du journaliste Mark Weil, contraire à la ligne du quotidien pour lequel il travaille, qui, avant de fuir aux États-Unis, jouera un excellent mauvais tour au journal, permettant au mémorable match subi par un blond Johann enfariné (comme chez Battista, il s'agit de farine, non de talc) de ne pas être un triomphe pour le Reich.

Le souci du pittoresque ou du folklorique amène l'auteur à "tziganiser" fortement le protagoniste et les siens. La famille Trollmann ne vit pas dans un quartier du vieux centre historique mais dans un vrai camp de Gitans où brûle un feu de bois et où une vieille femme, figure tutélaire, plume des poules. Une funeste destinée a été annoncée autrefois au jeune garçon par une diseuse de bonne aventure qui a lu dans les lignes de sa main ; c'est pourquoi, quand il quitte Hanovre pour Berlin, sa mère lui passe au cou une chaînette qui le protégera du mauvais sort. Hélas il la perd le jour où lui est refusé le titre de champion d'Allemagne. À partir de là s'amorce l'irrémédiable déclin.

Le roman est rythmé par les coups donnés aux sacs à frappe pendant les entraînements et aux adversaires pendant les matchs, des coups de plus en plus violents et saccadés au fur et à mesure que la tension monte, le talent de l'auteur, lui-même pugiliste, permettant au lecteur de les entendre. Johann n'est pas toujours vainqueur, ses succès et ses défaites correspondent à la montée puis au triomphe du nazisme. Comme l'avait fait Dario Fo, Garofalo souligne à plusieurs reprises la nouveauté de son style, différent de celui de la boxe traditionnelle représentée entre autres par l'ami Seelig, et d'autant plus de celui préconisé par Hitler, auquel Seelig, désormais écarté parce que juif, se déclare étranger :

> « È il nuovo stile di combattimento. Due pugili fermi al centro del ring che combattono, niente saltelli, solo pugni in faccia e sangue. Devi far vedere che sei maschio e non hai paura. Hitler ha in mente una categoria di sportivi ben precisa. »
> « Ma tu sei il campione e… »

« Io so soltanto che né tu né io facciamo parte di quella categoria, Trollmann, tutto qui ».
Il silenzio era sceso sui due. (p. 119)

Seelig quitte l'Allemagne, tandis que Johann poursuit un combat désespéré que l'auteur métaphorise en combat pour la vie et contre le nazisme. Bien que Zirzow aussi l'ait enjoint de fuir (« Sei uno zingaro »), il serre les dents (« Io sono nato qui, sono cresciuto qui… »), constant dans « la determinata cecità di chi non si poteva arrendere », et quitte la salle en boxant dans le vide « ad allontanare le bestie nere che azzannavano le sue caviglie » (p. 130-131). Peine perdue. Et l'auteur de synthétiser, en quelques phrases courtes mises en relief par des alinéas, les termes des discours d'Hitler, désormais à la tête d'un parti unique. « Ogni parola un pugno » (p. 169).

Dario Fo centrait la narration sur la figure de l'acteur qui provoque, Garofalo sur l'homme qui se bat pour exister. Ainsi le fatidique combat contre Gustav Eder, « l'uomo che in quel momento meglio rappresentava gli ideali del pugliato tedesco » (p. 138), est-il en fait un combat contre le national-socialisme, combat de souffrances durant lequel Johann a incroyablement résisté (« Ma non andava mai giù quel cazzo di zingaro ? »), dont il ressort tuméfié, en sang après « un attacco scomposto e antisportivo, condotta sanzionabile, disonorevole e priva di eleganza ». « Ma quello era il nuovo Ordine » (p. 189).

La dimension cinématographique du roman transparaît à chaque page, ne serait-ce que par le type d'écriture de l'auteur : d'innombrables phrases brèves qui, à la manière d'un long poème scandent les moments de tension en une succession d'alinéas. Mais elle apparaît aussi dans les scènes-clés qui décrivent les matchs en détails, et où, telle un projecteur, la focalisation passe du centre du ring, où se déroule le combat, aux tribunes où se dressent, toujours plus nombreux, les noirs soldats du Reich dans leurs chemises brunes. Ou encore dans des instantanés : par exemple le grotesque tableau offert par les épouses embijoutées de ventripotents magnats du régime, impatientes de voir de beaux et jeunes corps musclés faire gicler du sang ; ou la vieille dame « appagata nel suo vestito rosa antico e lo scialle violetto, un accenno di ciliegia sulle gote vizze », heureuse que les SS aient débarrassé le quartier du vieil homme sans toit qui logeait près de la gare (« Ci voleva un po' di pulizia in questa città, vero, giovanotto ? », p. 161). Et quantité d'autres encore, sans oublier l'inévitable scène de sexe consentie (avec Olga) ou forcée (tentative de viol d'une jeune Gitane) sans lesquelles aujourd'hui un film (ou un roman) ne satisferait pas pleinement le public. Y compris le final, apparenté à celui d'un film d'espionnage (héroïque antihéros achevé par balles), où l'auteur donne à voir au lecteur les images qui affluent à l'esprit de la victime en une série de fondus enchaînés. Poétiquement

précédé toutefois d'une délicate présence, celle d'un rouge-gorge, ex-compagnon du Johann champion, qui miraculeusement semble refaire apparition dans le camp de concentration, sur la main fragile d'un enfant détenu.

Conclusion

Un mythe que celui du boxeur Trollmann, dont le nom, oublié, soudain resurgit en ce début de XXIe siècle ? En partie un mythe, sans doute, puisque la scène centrale, la formidable *beffa* d'un Johann teint en blond et talqué (ou enfariné) n'a peut-être jamais existé. Les descendants – vérité ou pudeur ? – affirment ne pas en avoir connaissance. Garofalo lui-même, dans sa Note finale, admet que la vérité historique de l'épisode est controversée. Or aucune des réécritures, y compris le film de Erike Besuden, ne l'omet. Elle est désormais indissociable de la légende et contribue à faire de Johann un nouveau Spartacus, luttant sur une scène où le ring a remplacé l'arène, autour de laquelle les tenants de l'empire regardent sadiquement s'entretuer les nouveaux gladiateurs[17]. On connaît le célèbre mot de Picasso : « L'art est un mensonge qui dit la vérité ».

Boris Battaglia et Paolo Castaldi annonçaient, en épigraphe à *Pugni*, que « in qualche modo questi incontri di pugilato hanno superato i loro protagonisti assumendo valori simbolici storici e culturali inaspettati ». C'est bien le cas de Johann alias Rukeli alias Gibsy Trollmann. Les trois auteurs italiens considérés en proposent une biographie nouvelle manière en forme de *storytelling*, une « storia bella che non racconta balle », par laquelle ils proposent un miroir d'eux-mêmes et des temps, passés et présents, dans l'espoir d'œuvrer pour un futur meilleur.

17 De même les riches colons américains du XIXe siècle se délectaient à organiser de sanglants combats entre leurs esclaves noirs. Le magnifique film de Quentin Tarantino, *Django unchained* (2012), en reconstitue une scène.